

J'allais donc pouvoir me débarrasser de mes gants, de ma cravate blanche, du sourire officiel ; j'allais redevenir l'homme de tous les jours, après avoir été depuis dix heures du matin, l'homme du jour de l'an. Avez-vous remarqué combien l'on est banal et mécanique, ce jour-là ! On est un peu comme la personnification d'une corvée. Et je songeais avec volupté au bon poêle, tout rouge qui réchauffait à cette heure notre maison, à ma robe de chambre ramagée, au bien être de chauffer mes pantoufles. Je songeais surtout à ma petite Julie.

D'avance, je la voyais accourir, ses bras ouverts ; ses jolis petits bras grassouillets, où les fossettes tremblent comme des gouttes d'eau, dans les plis de sa chaise rose. Elle me parlait, elle me faisait fête, et sur ses joues s'étalait son beau sourire ravi. Ravi ! Il y avait bien de quoi, car j'avais passé chez Sharpley et mes poches étaient bourrées de toutes sortes de choses coûteuses et charmantes. Dame ! il fallait bien la gâter un peu ; elle était notre seule et unique enfant.

J'étais moi-même aussi heureux qu'elle : il me semblait que c'était à moi qu'on allait faire des cadeaux, et je hâtais le pas, me sentant venir à la bouche de petits rires de joie enfantins.

Nous habitions le haut de la rue St-Denis. Notre maison avait un avantage : on la voyait de loin. C'était un de mes bonheurs, le soir, quand je rentrais, lassé et aspirant au repos, de l'apercevoir tout-à-coup dans toute sa hauteur, avec l'appel de toutes ses fenêtres et je ne sais quoi de cordial et de recueilli, qui me parlait des miens.

Il y avait un coin de la rue où elle m'apparaissait, comme si elle avait été à dix pas ; puis à mesure que je montais la rue, elle s'amoindrait derrière les toits.

Ce sont encore là les vraies joies de la vie. On a travaillé tout le jour, on a l'âme et les sens brisés, et subitement, la vue d'un mur derrière lequel s'abrite le meilleur de vous-même, fait passer en vous une ineffable palpitation. Comme on est payé des ennuis de la journée ! Comme on se promet de joie de franchir le seuil et d'entrer, de presser contre la sienne des poitrines chaudes, de voir sourire et d'entendre chanter l'âme des vieilles choses habituelles.

Ce soir-là, le couchant mettait comme une tache vermeille dans les fenêtres du toit. Encore quelques pas et je verrais toute la maison.

Et comme cela, se refaisait la connaissance de chaque jour, jusqu'au coin de rue où m'apparaissait mon *home*.

Les voilà bien mes fenêtres : et pour compléter la fête, j'aperçois ma femme tenant Julie dans ses bras. Elle ouvre la croisée ; elle m'a vu ; et par le grand carreau de la double-fenêtre elle se penche en faisant de la tête des signes d'accueil. Mon cœur bat plus vite, et oublious de la vue, des gens qui passent, j'agite mon mouchoir au-dessus de moi ! Pensez donc ! toute une journée sans les voir.

Tout-à-coup—les larmes m'en viennent aux yeux en le racontant—je vis un petit corps, une petite masse de chair et de robes, rouler par-dessus la balustrade, glisser le long du mur, dans le vide, avec une rapidité effroyable ; et deux bras qui s'ouvrent, un corps qui se penche, deux mains assolées qui cherchent à saisir ce qu'elles tenaient la minute d'avant.

Ma Julie ! Mon enfant chérie ! Sa mère, en jouant, l'avait laissée échapper de ses bras !

Les cheveux se dressèrent sur ma tête. Je poussai un cri, les bras tendus comme pour la recevoir, et je demeurai un instant sans voir,

sans penser,—la rue, les maisons, le ciel tournant autour de moi—comme frappé de mort. Puis le sang reflua au cerveau ; je l'appelai par son nom, éperdu, et je ne fis qu'un bond jusqu'à la maison.

L'avoir quittée le matin, riante et heureuse, vrai nid de rires et de chansons, et la retrouver froide, inanimée, désigurée, ne retrouver qu'un petit cadavre. Mon enfant ! Ma Julie !

Du monde était attroupé devant la maison, regardant en haut et à terre..... Mes yeux voyaient rouge.

Je mis la clef dans la serrure, et j'appelai, je criai :

Julie ! Julie !

Ma femme vint audevant de moi. C'est à peine si j'osai la regarder. Elle se traînait pâle, courbée, un mouchoir dans sa main.

—Mon ami.....

—C'est terrible... je sais tout. J'étais au coin de la rue.

—Alors tu l'as vu tomber.....

—Tomber, oui.

—Oui pauvre Julie ! Qu'allons-nous faire à présent ?

—Hélas ! mon ami, en acheter une autre.

—Jamais.

—Cependant il faudra bien. Que veux-tu que nous fassions des morceaux ?

—Des morceaux !

—Je la regardai, en proie à une idée terrible. Elle me souriait ; elle était folle ?

—Mais malheureuse, m'écriai-je en me précipitant vers elle, où les as-tu mis, les morceaux ? Je veux les voir.

J'entendis en ce moment, des gémissements dans la chambre voisine. Je poussai la porte et je vis Julie, ma petite Julie, en train de pleurer devant les débris d'un superbe bébé.

Mon enfant !

Mes yeux allaient de Julie à sa mère, aveuglés par les larmes.

—Figure-toi, me dit ma femme. Je t'avais vu venir, et pour saluer ton arrivée, je m'étais mise à faire sauter dans mes bras, le bébé—cadeau de M. Durand,—quand un faux mouvement me l'a fait tomber des mains.

C'était donc le bébé !

Ah ! ma chérie, dis-je en prenant Julie dans mes bras, c'est ton tour de me rendre la vie ! Tous les millions de la terre ne pourraient payer les débris de ton bébé. Mets ton chapeau ; nous irons chez Sharpley.

ZIP.

## L'HYGIÈNE DE LA FAMILLE

### HYGIÈNE DES ALIMENTS.—*Le thé*

Le thé peut-il être considéré comme une boisson alimentaire ?

Les Chinois, qui en mangent les feuilles après l'infusion, profitent de toutes les parties nutritives de la plante.

Pour eux, il est évident que le thé est un aliment très riche en principes nutritifs, puisqu'en en faisant usage tous les jours, ils absorbent une grande quantité de matière azotée contenue dans les feuilles.

Est-ce à dire que l'infusion du thé puisse être regardée comme un aliment ?

Ooci est une autre question.

Sans doute, on ne peut méconnaître la valeur nutritive de la matière azotée, de la théine et des parties solubles que le thé renferme. Mais dans l'infusion, la proportion de ces substances n'est pas assez forte pour fournir une alimentation suffisante. Il est certain qu'un déjeuner

qui ne se composerait que d'une infusion de thé ne serait pas réconfortant. Il peut momentanément apaiser la faim, il nourrit peu, il ne répare pas.

Il n'a donc, comme aliment, qu'une valeur médiocre.

Comme boisson hygiénique, le thé a pour lui les suffrages les plus importants.

Le thé de bonne qualité donne un liquide d'un jaune limpide et doré, puissamment aromatique et qui, par sa saveur distinguée aussi bien que par ses propriétés toniques, plait surtout, dans notre pays, aux individus adonnés aux professions intellectuelles ; chez ces personnes l'usage du thé, pris avec modération, produit dans l'être physique une légère stimulation également favorable aux fonctions de deux organes qui ont entre eux une étroite relation : l'estomac et le cerveau.

C'est auprès des peuples qui font habituellement usage du thé et pour lesquels cette boisson est devenue un véritable besoin, qu'il faut recueillir les faits propres à éclairer cette question. Or, les Anglais, les Hollandais, les Belges, les Danois, les Suédois, les Russes, les Anglo-Américains sont loin de considérer cette boisson comme une boisson dangereuse. Chez la plupart de ces peuples, elle a un avantage hygiénique incontestable. Vivant dans un pays couvert pendant une partie de l'année de brouillard, au milieu d'une atmosphère souvent froide et humide, le thé, par la légère excitation qu'il développe, et surtout par la quantité d'eau chaude qu'il introduit dans l'estomac, entretient le corps dans un état de transpiration indispensable au libre exercice des fonctions et à l'entretien de la santé.

L'influence du thé noir convenablement préparé, produit en nous une excitation générale, non pas seulement temporaire, ou d'une ou deux minutes, comme toute boisson chaude dépourvue de principes excitants, mais plus ou moins durable, capable de rendre une énergie nouvelle à l'homme affaibli par la fièvre, par le froid, par la tristesse : le pouls s'accélère, la force, l'activité succèdent à l'abattement et se soutiennent pendant quelques heures, sans laisser aucun malaise.

Nous devons remarquer qu'au point de vue hygiénique, il y a une très grande différence entre l'action du thé noir et celle du vert.

Le thé noir exerce une heureuse influence, une action presque toujours bienfaisante.

Le thé vert excite avec une énergie plus grande, et souvent trop forte ; il faut bien se garder d'en abuser.

Le thé noir, notamment le congo, l'un des plus salubres et des plus usités en Angleterre, agirait sur les facultés intellectuelles et les dispositions morales sans apporter aucune perturbation dans les fonctions physiologiques.

Le thé vert surtout chez les personnes qui en prennent rarement, peut produire des troubles nerveux, des palpitations du cœur.

### UN VIEUX MÉDECIN.

### LE TOUT MONTRÉAL.

Nous extrayons de l'*Observateur* de Joliette le passage suivant de la chronique de Paul :

Lisez-vous le *Journal du Dimanche* lecteurs et lectrices ? Oui n'est-ce pas. Eh bien, je vous en félicite, car la chose en vaut la peine.

Si vous ne le lisez pas, vous y perdez beaucoup, je ne vous dis que ça.

Il y a là un chroniqueur féminin qui ne ménage pas les hommes, dans ses chroniques, s'entend, car ailleurs ce doit être une tout autre affaire.